
La situation littéraire chez les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre à la fin du XX^e siècle

Armand Chartier, professeur
Department of Languages
University of Rhode Island

Pour laisser entrevoir la somme de travail à accomplir dans ce champ d'étude, il suffit de rappeler cette vérité première: il n'existe pas de définition de la littérature franco-américaine qui fasse l'unanimité dans la communauté des chercheurs. Si l'on est plus ou moins d'accord sur le sens du terme « franco-américain » – lequel désigne d'habitude les descendants de Québécois ou d'Acadiens qui habitent les États-Unis, qu'ils soient francophones ou non –, certains universitaires canadiens n'acceptent pas que le terme puisse s'appliquer aux écrits en langue anglaise d'écrivains francos.

Fervent, depuis toujours, de l'avis contraire, nous croyons qu'il se dessine un courant d'opinion favorable à l'inclusion de ces écrivains dans le corpus qui nous intéresse ici. Voici quelques exemples de cette tendance. Michel Lapierre affirme: « Nul mieux que Jack Kerouac n'a su exprimer cette profonde identité franco-américaine qui subsiste malgré l'abandon de la langue française¹. » Dans un article sur David Plante, qui écrit exclusivement en anglais, Jean Royer dit voir en lui « un des rares écrivains de la culture franco-américaine² ». À un colloque, enfin, de l'Institut français du Collège de l'Assomption à Worcester au Massachusetts (1987), on n'a pas reculé devant l'idée de consacrer une bonne partie du programme à des écrivains francos de langue anglaise.

Que, par contre, cette littérature s'américanise de plus en plus, à l'instar des Franco-Américains eux-mêmes, on ne saurait le nier. Née il y a plus d'un siècle dans les journaux des immigrés, elle poursuit son existence malingre grâce à la parution quasi miraculeuse de quelques rares bouquins à faible tirage, presque tous en français jusqu'aux années 1940. Certains de ces immigrés toutefois – Hugo Dubuque, Aram Pothier, Anna-Marie Duval-Thibault – écrivent et publient tantôt en français, tantôt en anglais. La thématique de la survivance, de l'adaptation à la vie américaine, de la lutte contre l'assimilation domine la production de la génération née au tournant du siècle, comme elle avait préoccupé la précédente. Vers 1950-1960 apparaissent quelques écrivains bilingues, notamment l'abbé Maurice Trottier, Paul Chassé, Claire Quintal. Polygraphes, ils s'adonnent à l'érudition comme à la création. En même temps, et aussi par la suite jusqu'à nos jours, des romanciers, des poètes expriment en anglais leur vision du monde, dans laquelle l'ethnicité prédomine (comme chez Gérard Robichaud) ou ne constitue qu'un élément parmi d'autres (comme dans les romans de Robert Cormier), ou encore n'est pas apparente (comme c'est le cas dans l'œuvre abondante de Paul Théroux).

Ce qui nous amène au présent. Sans être en ébullition, la littérature franco-américaine se trouve dans une situation de productivité que l'on pourrait qualifier de surprenante, vu l'état avancé de l'assimilation et le peu de place que tient la littérature dans la vie des gens.

Après avoir évoqué le travail qui se fait, depuis quelques temps, sur ce corpus, puis ce qui existe en fait d'« institution littéraire », nous jetterons un coup d'œil sur des productions récentes et nous tirerons quelques-unes des conclusions qui s'imposent.

HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRE : RÉALISATIONS RÉCENTES

Si l'on excepte les tout premiers comptes rendus publiés dans les journaux canadiens ou francos du XIX^e ou du début du XX^e siècle, les origines de l'histoire et de la critique littéraires remontent aux années 1920 et à la décennie suivante, à l'époque où Louis Dantin écrivait des essais sur les recueils de Rosaire Dion-Lévesque et d'Alice Lemieux.

Mises à part les chroniques du docteur Gabriel Nadeau et d'Yvonne Le Maître (parues dans les années 1940), il n'y a rien à relever avant *La littérature française de Nouvelle-Angleterre* de sœur Mary-Carmel Therriault qui paraît en 1946³. Évocation plutôt que bilan, l'ouvrage ne cache pas toujours le mépris de l'auteure pour l'objet de son étude. Et, ceci dit sans diminuer aucunement le mérite de cette pionnière, le travail de sœur Mary-Carmel Therriault relève autant sinon plus de l'histoire culturelle que de l'histoire littéraire. Si bien qu'on attend toujours la première véritable histoire de la littérature franco-américaine.

Par la suite, il y a peu de chose à noter avant la thèse de Paul Chassé sur la poésie⁴ (1968) et celle de Richard Santerre sur le roman⁵ (1973). Ces deux ouvrages marquent le début d'un sérieux effort de valorisation qui se poursuit encore de nos jours, mais qui a le malheur d'avancer à petits pas, sans plan d'ensemble, sans concertation... ce qui nous laisse rêveur quant aux résultats que pourraient donner une approche systématique ou un travail d'équipe. Mais voyons, tel que nous l'avons promis, quelques-unes des réalisations récentes.

Un des événements marquants des dix ou vingt dernières années reste *l'Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, en neuf volumes, de Richard Santerre, parue en 1980-1981⁶. Une trentaine d'auteurs y sont représentés, ainsi que tous les genres (ou peu s'en faut), en quelque 2700 pages. Sur chaque auteur est donnée une courte notice biographique, tandis que des données bibliographiques indiquent la provenance des textes sélectionnés.

Devant pareille réalisation, une des plus importantes de l'histoire de la littérature franco-américaine, on ne veut ni paraître ingrat ni aller chercher la petite bête, mais, il faut en convenir, cette anthologie n'est pas parfaite. Richard Santerre lui-même, d'ailleurs, dans son avant-propos, décrit les limites de son entreprise: « L'anthologie que je présente aujourd'hui se veut donc *une introduction* à la vie littéraire franco-américaine à laquelle j'espère, qu'avec le temps, viendront s'y joindre d'autres textes et d'autres études⁷. »

Une des études que nécessite l'anthologie elle-même comporte un effort de remise en contexte. Il serait utile, en effet, de situer un morceau choisi dans l'ensemble de l'œuvre et l'auteur dans l'ensemble

de la littérature franco. Car nous ne savons pas, le compilateur ne l'ayant pas précisé, quels critères ont dicté ses choix. Pourquoi a-t-il choisi ces vingt-neuf auteurs plutôt que d'autres? Ces textes-ci plutôt que d'autres? Certains choix vont de soi: Ferdinand Gagnon, Camille Lessard, Rosaire Dion-Lévesque, par exemple. D'autres sont discutables et ont pour conséquence regrettable d'éliminer ou de sous-représenter, faute d'espace, des écrivains dont le talent et l'importance ne sont pas inférieurs à ceux des auteurs retenus.

Cette anthologie soulève, en plus, des problèmes sans doute inhérents à toute littérature dite minoritaire, soit celui de l'appartenance des textes. On y inclut, par exemple, des morceaux comme « Les écumeurs de la côte » et « Le fantôme de l'avare » d'Honoré Beaugrand⁸. Or, ni l'un ni l'autre n'ont quoi que ce soit de franco-américain, ils sont tout à fait québécois, et il en va de même de tel texte de Rémi Tremblay. On finira peut-être un jour par diviser en trois parties l'œuvre d'écrivains comme Beaugrand et Tremblay: on distinguera ce qui est québécois de ce qui est franco, et il restera, vraisemblablement, des écrits « limitrophes » au sujet desquels l'accord sera impossible. Mais ce travail reste à faire, et nous nous hâtons d'ajouter qu'il n'est pas sans importance, car l'enjeu en est la délimitation, aussi complète et nuancée que possible, des corpus littéraires franco et québécois, sinon acadien.

Une autre contribution majeure des dix ou douze dernières années fut la réédition de neuf romans francos en langue française parus entre 1878 et 1938, de *Jeanne la fileuse* d'Honoré Beaugrand à *Sanatorium* de Paul Dufault. Comme l'anthologie de Santerre, ces romans furent publiés par le National Materials Development Center de Bedford, au New Hampshire (centre disparu, hélas, mais subventionné par le gouvernement fédéral américain de 1975 à 1982). Ils n'auraient probablement pas paru, n'eût été la passion de la littérature franco-américaine qu'avait le directeur de ce centre, le regretté Normand Dubé. C'est à lui que les amateurs de cette littérature doivent la publication de nombreux ouvrages, dont ces neuf romans, jadis édités à peu d'exemplaires et devenus depuis longtemps introuvables. De fait, *L'innocente victime* d'Adélard Lambert, qui avait paru dans les pages du *Droit d'Ottawa* en 1936, n'avait jamais existé sous forme de volume.

Encore une fois, devant cette manne pour les lettres franco-américaines qu'est cette nouvelle disponibilité de neuf ouvrages presque perdus, on hésite à formuler des critiques, mais l'objectivité et l'histoire littéraire l'exigent. Il est à regretter, par exemple, qu'aucun appareil critique n'encadre ces romans, et pourtant il n'est pas abusif d'en souhaiter un, car il est plus que probable que le non-spécialiste ignore tout sur la *situation*, le contexte (historique et littéraire), le sens possible ou l'importance de ces romans. Seules quelques notes biographiques et une photographie de l'auteur viennent rompre, mais à peine, le silence presque insolite qui entoure chacun de ces ouvrages. Et alors on s'interroge sur le pourquoi de ce projet d'édition. Pourquoi rééditer des romans plutôt que des recueils de poésie, des pièces de théâtre ou de la prose d'idées? Qu'est-ce que ces romans signifient, selon le sélectionneur anonyme? Où peut-on les situer par rapport au discours « officiel » de leur époque? Puisqu'il manque une préface, des commentaires, des gloses, des suggestions d'interprétations pour initier un dialogue, c'est à nous d'en fournir. Car, si certains de ces ouvrages peuvent paraître artisanaux, ils ne manquent pas, dans l'ensemble, d'une substance et d'une complexité suffisantes pour nourrir un dialogue critique à leur sujet. Nous nous rappelons comment tels collègues, avant la réédition de ces romans, avaient fait des gorges chaudes de *Jeanne la fileuse*, mais cela n'a pas empêché Roger Le Moine d'en donner une édition mémorable, un modèle du genre⁹. D'autres parmi ces romans méritent leur Roger Le Moine, mais il faudrait d'abord les passer au crible d'une critique lucide.

En 1987, Maurice Poteet et une équipe de chercheurs publiaient *Textes de l'exode*, sous-titré *Recueil de textes sur l'émigration des Québécois aux États-Unis (XIX^e et XX^e siècles)*, que nous avons qualifié de « contribution importante à l'histoire intellectuelle et littéraire du Québec et de la Franco-Américanie », voire de « recueil indispensable¹⁰ ».

Recueil indispensable pour plusieurs raisons, dont la moindre n'est pas d'avoir exhumé des documents oubliés, inconnus, sinon perdus. Nous songeons, par exemple, au récit d'Anna-Marie Duval-Thibault, « Une première veillée de Noël aux États-Unis » (p. 426-431), présenté avec finesse, ou encore au compte rendu du roman *The Delusson Family* de Jacques Ducharme (p. 440-443), que Louis Dantin

publiait dans *Le Jour* en juillet 1939 et dans lequel, en donnant en plus une critique probante du roman, Dantin pose ce qu'il appelle « une intrigante question » relative à l'évolution du groupe franco-américain (p. 441) : « En est-il arrivé au point de prendre part à la vie intellectuelle, à la littérature de son sol adoptif? »

On conçoit, par ailleurs, que ces *Textes de l'exode* soient utiles à plusieurs publics lecteurs. Un public général y trouvera une excellente introduction à l'étude de l'émigration et de la formation du peuple franco-américain. Ce recueil aurait aussi sa place dans un cours sur la *littérature* des Francos ou sur celle de la diaspora québécoise ; dans un cours sur l'*histoire* des Francos, il occuperait une place de choix, sinon la place principale. Si nous avons à recommander, enfin, un ouvrage pour présenter les Francos dans une série de cours sur la francophonie mondiale, il y a de fortes possibilités que ce recueil soit cet ouvrage.

Pourquoi pareil enthousiasme ? Il se justifie autant par le choix de textes que par leur encadrement et par la compréhension sympathique du phénomène de l'exode partout évidente. Les compilateurs répètent, en effet, en l'adoptant, le point de vue d'Albert Faucher selon qui « l'émigration a été l'événement majeur de l'histoire canadienne-française au XIX^e siècle » (p. 21). Dans sa présentation, Maurice Poteet l'écrit en toutes lettres lorsqu'il affirme que le recueil est « conçu comme introduction à un événement majeur de notre histoire » et qu'il « vise *l'ensemble* du phénomène » (p. 22). Et il insiste : « Sa présentation prend la forme d'un agenda (qui veut dire « choses à faire ») », alors que son contenu forme « non pas l'histoire définitive de l'exode, mais plutôt un carnet de « rendez-vous » destiné aux chercheurs » (p. 22). Peut-on plus clairement, plus cordialement inviter à la recherche ?

Le contenu est réparti en trois sections, dont la première présente des textes *sur l'exode*, chacun d'eux étant « précédé d'une introduction qui le situe par rapport aux thèmes connexes et qui sert à indiquer d'autres lectures possibles » (p. 22). La deuxième offre des commentaires d'époque sur le départ, le voyage et – sujet capital – les efforts faits en faveur de la survivance. Une troisième section contient

une centaine de pages littéraires. Des témoignages de Francos contemporains et une copieuse bibliographie viennent clore le recueil.

Donc, on le voit aisément, Maurice Poteet et son équipe convient à l'étude, au dialogue, pour faire avancer l'histoire culturelle et littéraire des Francos qu'ils perçoivent comme un versant négligé de l'histoire du Québec. Or, les compilateurs font, ici et là, des remarques d'ordre général qui suscitent, chez le lecteur franco le moins averti, des réactions immédiates qui pourraient constituer des débuts de dialogue. Lorsqu'on lit, par exemple, que les Francos « nous ont laissé une littérature qui attend son rapatriement » (p. 23), ce commentaire soulève plusieurs questions : on se demande ce qu'on envisage de rapatrier, selon quels critères et quelles modalités, et surtout à quelles fins ?

Lorsqu'on apprend, par ailleurs, toujours selon Maurice Poteet et son équipe, que la littérature franco-américaine est « une production *marginale* ou *minoritaire* de la littérature québécoise » (p. 23), l'enthousiasme et le sentiment de solidarité qui étaient en train de naître chez le lecteur franco s'écroulent... du moins provisoirement. Car ce lecteur répugnera à ce que la littérature franco-américaine, dont il tenait pour acquise l'existence autonome, soit décrite en fonction d'un *autre* corpus et, pis encore, comme *faisant partie* de cet autre corpus. De plus, cette littérature est présentée d'une manière peu flatteuse : « production *marginale* ou *minoritaire* », souligne-t-on. Et l'on se prend à se demander comment l'événement majeur du XIX^e siècle québécois a pu donner une production littéraire « marginale » et « minoritaire ». Mais heureusement on répond à cette question ailleurs dans le recueil¹¹.

L'essentiel dans tout cela, ce n'est quand même pas l'inquiétude du lecteur franco-américain, même le plus fervent et le mieux intentionné. L'essentiel, bien sûr, c'est que des textes oubliés mais cruciaux se publient, que des assertions se formulent et que des questions soient soulevées, que des désaccords prometteurs de dialogues prennent forme et remplacent ce silence funèbre dans lequel, pendant des décennies, la littérature franco-américaine s'était engloutie. Que tout cela remplace aussi cette muraille de silence contre lequel se heurtaient nos soliloques¹². L'essentiel, c'est aussi qu'il se fasse un

sérieux effort de compréhension de cette littérature, et tel est bien le cas dans ce recueil où, du commencement à la fin, un effort de compréhension caractérise les textes d'encadrement¹³.

Pour rester dans le domaine des généralités, passons maintenant aux colloques de l'Institut français, pour évoquer quelques-unes des contributions à l'histoire et à la critique littéraires contenues dans les actes de ces colloques. De ces contributions, nous sommes en bonne part redevables à la directrice de l'Institut, la professeure Claire Quintal, animatrice de la recherche depuis une décennie. Grâce à elle – et aux auteurs des études, évidemment –, il existe plusieurs volumes d'actes de colloques qui représentent la fine pointe du savoir en plusieurs spécialités.

Au premier de ces colloques, en 1980, nous avons nous-même présenté un texte intitulé « Pour une problématique de l'histoire littéraire franco-américaine¹⁴ ». Dans l'ensemble, ce texte nous semble être resté pertinent à toute discussion sur le sujet. Nous attendons toujours, par exemple, l'histoire de la littérature, l'inventaire raisonné des journaux, de même que d'autres outils de travail que nous souhaitions alors voir paraître, parce qu'ils nous semblaient – et nous semblent toujours – essentiels. Il y était aussi affirmé qu'il existait tout un travail à faire sur les sources de cette littérature et sur sa thématique, après avoir rassemblé des centaines d'écrits épars. Nous avons décrit, enfin, cet autre cheval de bataille: la réhabilitation des auteurs injustement négligés. Cet ensemble constitue un programme qui a, depuis 1980, connu des réalisations partielles, ainsi que l'indique la présente discussion.

Dans la série de colloques de l'Institut français, il en est deux qui touchent directement notre sujet et un troisième dont il faut tenir compte. Ce troisième, celui de 1985, a pour titre « Le patrimoine folklorique des Franco-Américains », et les actes contiennent plusieurs textes auxquels s'intéressera l'historien de la littérature, dont la communication de Donald Deschênes et Charlotte Cormier sur les chansons de départ vers les États-Unis qui, tout en faisant un utile survol du sujet, nous propose une anthologie de ces chansons de départ. On y trouve aussi une excellente contribution de Brigitte Lane sur « Trois témoins du folklore franco-américain... » et d'autres travaux pertinents puis-

qu'ils évoquent la littérature orale, laquelle mériterait un chapitre, à mon avis, dans une éventuelle histoire littéraire.

Devant l'impossibilité de passer en revue toutes les études parues dans les actes de ce colloque de 1985 ou dans ceux des colloques de 1983 sur le journalisme et de 1987 sur la littérature, nous nous limiterons à de brèves remarques pour souligner à quel point, en Franco-Américanie, journalisme et littérature sont liés.

Parce que les journalistes se sont intéressés à la chose littéraire, ils ont publié des romans, des poèmes, qui, réunis, sont devenus des recueils, et quantité d'articles d'opinion que l'on peut, sans abus de langage, qualifier d'«essais». Le colloque sur la littérature eut pour mérites, entre autres, de faire progresser la réhabilitation de Rémi Tremblay, grâce à un texte de Régis Normandeau, alors que l'intervention de Florence Tormey Blouin au sujet d'Ernest Dufault (Will James) souleva la question des limites de la littérature franco-américaine: celle-ci doit-elle inclure les émigrés québécois qui se sont établis dans des parties des États-Unis autres que la Nouvelle-Angleterre?

Toujours dans le domaine des généralités et travaux divers, signalons la thèse d'Ernest Guillet sur la littérature franco-américaine de Holyoke, au Massachusetts. Non seulement nous renseigne-t-il sur un coin peu connu de la Franco-Américanie, mais ce travail résulte d'un concept utilisable pour l'étude d'autres centres francos. Une telle approche permet de re-situer les écrivains et les œuvres dans un contexte d'histoire locale, c'est-à-dire dans le milieu même qui les a vus naître et évoluer. Rappelons aussi un survol paru en 1986 dont les principaux mérites sont probablement l'abondance de renseignements bibliographiques et une première tentative de périodisation¹⁵.

Si l'on jette un rapide coup d'œil sur ce qui s'est produit depuis dix à quinze ans en histoire et en critique selon les différents genres, quelques noms s'imposent d'emblée. En poésie, nous avons désormais une meilleure connaissance de Rosaire Dion-Lévesque, à la suite du mémoire de maîtrise de Michel Lapierre (1983)¹⁶.

On a davantage écrit sur le roman, en commençant par Maurice Poteet qui, en 1980, terminait sa thèse sur l'image du Québec dans

la fiction franco-américaine d'immigration et d'assimilation¹⁷. Cette thèse est importante à plus d'un titre car, tout en suggérant fortement la complexité du roman franco, l'auteur affirme, par la conception même de sa thèse aussi bien que par le contenu, que les romans de langue anglaise font bel et bien partie de la littérature franco-américaine. Cette thèse, par ailleurs, nous en apprend plus long sur le roman franco que ne l'indique le titre. Notons enfin qu'elle ajoute l'œuvre de Clark Blaise au corpus, mais cette inclusion ne va pas de soi et convie à une discussion¹⁸. Pris individuellement, les romanciers les mieux étudiés depuis une ou deux décennies sont Honoré Beaugrand, Jack Kerouac et Grace de Repentigny Metalious. Restent le théâtre et la prose d'idées. Le théâtre demeure le parent pauvre des divers genres, et pourtant les Francos l'ont, traditionnellement, beaucoup apprécié. Il faudrait mettre sur pied une opération de nature presque archéologique, d'abord pour dépister les textes des pièces jouées devant des auditoires francos et pour récupérer ce qui a pu exister comme critiques dans les journaux ou ailleurs. La prose d'idées, par contre, retient sa place comme l'élément principal de cette littérature. Le manque d'espace nous contraignant à laisser de côté l'histoire et les genres historiques pour nous concentrer sur l'essai et le journalisme, nous constatons que les récents travaux d'érudition sont loin d'avoir épuisé la matière disponible.

Un heureux concours de circonstances a fait en sorte que l'œuvre du journaliste Wilfrid Beaulieu a été étudiée davantage que celle d'autres journalistes ou essayistes. En octobre 1982 avait lieu, à la Boston Public Library, un symposium sur la presse franco-américaine et sur *Le Travailleur* de Wilfrid Beaulieu¹⁹. Les actes de ce symposium contiennent d'abord et surtout une conférence pleine de remarques pénétrantes faite par notre estimée collègue Claire Quintal. L'ouvrage comprend aussi des témoignages du père Thomas-M. Landry, o.p., ami et conseiller de Wilfrid Beaulieu, et de Marie-Reine Mikesell, de Chicago, amie et collaboratrice des dernières années.

Alors que Claire Quintal nous offre des aperçus probants et de la personnalité et de l'œuvre du penseur-journaliste, nous nous sommes plutôt limité, dans un travail présenté au colloque de 1983 de l'Institut français, à une étude du *Travailleur* lui-même, afin d'en dégager les grandes lignes, dans une première tentative de débroussaillage.

Notons enfin qu'à la même époque une jeune Française, Denise-Tania Heyman, terminait un mémoire sur Wilfrid Beaulieu à l'Université de Paris VII.

D'autres essayistes ont retenu l'attention des chercheurs depuis quelque temps. Robert Perreault, par exemple, a publié trois recueils de textes de Charles-Roger Daoust, Elphège Daignault et Joseph Laferrière, chaque recueil étant accompagné d'un appareil critique. Ernest Guillet, dans un petit ouvrage intitulé *Essai de journalisme*, nous fait connaître quelques-uns des journalistes de Holyoke, au Massachusetts. L'auteur du présent travail, enfin, a donné une étude d'une partie de l'œuvre considérable d'Yvonne Le Maître, chroniqueuse lowelloise²⁰.

On a pu dénoncer l'insuffisance de certains de ces travaux, et nous n'allons pas réclamer pour eux des qualités qu'ils ne possèdent pas. Mais, en les jugeant, il serait juste de tenir compte du milieu d'où ils proviennent. Dans ce milieu, rien n'encourage l'individu à pratiquer l'histoire ou la critique littéraire franco-américaine. Rien ou presque. Parmi le grand public, l'indifférentisme règne, alors que le milieu universitaire, en vertu de la liberté de recherche dont jouissent les membres de cette communauté, se voit obligé de *tolérer* que l'on œuvre dans un domaine aussi abscons et « inutile ». Bref, pour persévérer dans une telle entreprise, il faut cultiver l'esprit de ce que jadis on appelait une « vocation ».

ÉLÉMENTS D'UNE INSTITUTION LITTÉRAIRE

Nous avons songé à intituler cette partie « une presque institution littéraire », mais une brève réflexion nous a fait comprendre qu'un tel titre, malgré la prudence qu'il recèle, comporte une exagération. En effet, il suggère qu'avec un peu plus d'effort ou d'énergie les Francos pourraient se doter d'une vraie institution littéraire, ce qui est loin, hélas, très loin, de la désolante vérité.

Pendant le siècle qu'a duré le journalisme (1869-1970 environ), les gens de lettres ont connu une forme de mécénat, puisque les journalistes, nous l'avons vu, publiaient des textes littéraires. Mais la disparition des journaux a créé un vide ressenti à la fois par les

immigrés, par les fervents de la langue française et par les écrivains, peu nombreux, il est vrai, mais vraisemblablement rendus moins nombreux par la perte de la seule institution qui les appuyait.

Depuis les années 1930 jusqu'en 1973 (avec une reprise d'activité au cours des années 1980), la Société historique franco-américaine a publié des textes d'intérêt littéraire et la Fédération féminine franco-américaine en a fait autant, mais l'encouragement des lettres n'est pas le but principal de ces groupements. Parmi les nouveaux organismes, nés au cours des vingt dernières années, nous avons déjà évoqué le rôle du National Materials Development Center (1975-1982). Rappelons que son principal objectif était le développement de matériaux pédagogiques et qu'il en est venu à publier des textes littéraires en raison d'une interprétation discutable de son mandat, ce qui fut, brièvement, à l'avantage de la littérature. La publication de textes que l'on peut qualifier de « littéraires » fut, par la suite, assumée par un département de la bibliothèque de l'Université du New Hampshire. Mais la production de quelques textes fut suivie d'un nouveau silence, d'un nouveau vide.

Nous avons déjà évoqué l'appui fourni à la littérature par l'Institut français de Worcester, mais, là encore, l'objectif de cet institut n'est pas l'avancement de la littérature ni le soutien des écrivains. Voilà pourquoi nous avons parlé d'un esprit de « vocation » à peu près obligatoire pour rester actif dans un métier en apparence si ingrat, que ce soit en création ou en critique. Et c'est là le motif qui nous a fait refuser l'expression « presque institution », car les Francos ont plutôt des bribes d'institution, en ce qui concerne la littérature, des organismes dont le fonctionnement permet qu'ils accordent aux lettres, de temps à autre, un peu de temps et d'espace.

Il existe néanmoins des individus – ils ne sont pas légion, évidemment – qui réussissent à se forger une vie littéraire de bric et de broc, une vie où la moindre planification est problématique. Dans ces conditions, chaque article, chaque roman – surtout s'il est écrit en français – devient un départ vers l'aventure, depuis la conception jusqu'à la publication et à l'accueil de la critique, le tout dépendant du hasard, de la bonne volonté des gens, d'un ensemble de circonstan-

ces tout à fait imprévisibles. Face à pareille conjoncture, des créateurs ont décidé de se réunir une fois par année.

C'est en 1982, dans le Maine, qu'eut lieu le premier Rassemblement des écrivains et artistes francos. Cette assemblée, annuelle depuis 1982, favorise un échange d'idées sur les problèmes, les préoccupations, les possibilités qu'engendre l'héritage culturel; elle permet de préciser les questions auxquelles les écrivains doivent faire face; enfin, elle donne lieu à des prises de position. Cette source d'appui et d'encouragement, cette occasion de partage, a comme résultat que les écrivains se sentent un peu moins isolés et se connaissent désormais mieux entre eux, en se réunissant pour la première fois depuis que l'Alliance des journaux franco-américains rassemblait les journalistes pour des fins semblables dans les années 1930 et dans la décennie qui suivit.

Peu structuré, car c'est ainsi que le veulent les participants, le Rassemblement a néanmoins suscité un petit nombre de textes – correspondance, bulletin de liaison – qui sont d'une utilité certaine pour l'historien de la littérature, et cela dès les débuts, comme l'indique cette déclaration du poète Jim Bishop dans sa lettre aux invités du premier Rassemblement: « I feel myself Franco in some way I can't quite identify²¹. » Et dans un texte accompagnant une autre lettre du même Jim Bishop datée du 30 juillet 1982, le romancier Gérard Robichaud affirme que le projet individuel et collectif des écrivains et des artistes, c'est de définir l'âme franco-américaine²².

Ce premier Rassemblement eut comme invité spécial Ernest Hébert, romancier très connu du public lettré et dont les ouvrages sont recensés dans la prestigieuse *New York Times Book Review*. Lorsque nous lui avons demandé ce qu'il ressentait à l'égard du Québec, il répondit: « a feeling of kinship ». Il ajouta qu'il se sentirait plus rapproché du Québec s'il réussissait à résoudre le problème de la langue, c'est-à-dire s'il apprenait à parler français. Interrogé sur ses rapports avec la Franco-Américanie, il déclara éprouver une certaine distance par rapport aux Francos et à ses propres origines ethniques.

Il est donc évident que dès le début la question des origines ethniques et celle de l'héritage culturel préoccupent ces écrivains. Il

allait en être ainsi à chaque Rassemblement et encore dans le bulletin de liaison qui en est sorti. Même unilingues anglophones, membres d'aucun organisme franco, ces écrivains restent hantés par leur appartenance à la race française. Ils se demandent, par exemple, si l'ethnicité est un facteur nécessaire ou plutôt facultatif dans le processus de création. Certains, comme Paul Théroux, attachent peu d'importance à l'ethnicité : « Ethnic literature doesn't mean much to me. [...] I can see that ethnic literature has its place in the evolution of cultural consciousness, but I think of Franco-Americans as having evolved way beyond that²³. » Voilà qui pourrait expliquer l'inexistence de thèmes ethniques dans les nombreux ouvrages de cet écrivain, dont la renommée est en voie d'atteindre l'ampleur de celle de Jack Kerouac.

L'attitude de Paul Théroux envers son héritage culturel laisse perplexe. Si, comme il l'affirme, les Francos ont dépassé le stade de l'ethnicité, cela signifie qu'ils sont tout à fait américanisés et qu'il n'y a pas lieu de parler de « Franco-Américains ». L'auteur déclare, pourtant, dans la même lettre : « I do feel a great sense of pride and solidarity in my Franco-American identity – I also feel for that reason that I belong to the whole of North America, since Franco-Americans don't recognize national frontiers. There were no frontiers when our forebear Jacques Cartier visited these shores in 1534. After 451 years, do we have to define who we are? »

Ce texte appelle quelques commentaires. Convenons d'abord qu'il s'agit d'un texte capital, puisqu'il constitue, de la part de cet écrivain, une des rares prises de position, sinon la seule, sur un sujet on ne peut plus pertinent à notre propos. Qu'un écrivain de réputation internationale exprime publiquement des sentiments de fierté et de solidarité à l'égard de ce qu'il nomme bien son « identité » franco-américaine, on ne peut que s'en réjouir. Cette réjouissance sera brève, toutefois, car si on juxtapose cette déclaration de fierté à la vaste production littéraire de Paul Théroux, force nous est de conclure que l'identité franco n'est pas un sujet à exploiter, puisqu'elle est absente de son œuvre.

Lorsqu'il affirme, par contre, que les « Franco-Américains ne reconnaissent pas de frontières nationales », il se leurre, car les Francos se sont toujours perçus comme des descendants de Canadiens fran-

çais qui habitent la Nouvelle-Angleterre ou l'État de New York. S'ils ont aboli les frontières, ce fut de façon symbolique et purement verbale à l'occasion d'envolées patriotiques dans des discours de la Saint-Jean-Baptiste. Et peu d'entre eux ont eu le sentiment d'appartenir à toute l'Amérique du Nord, ainsi que l'affirme Paul Thérooux. Quand il ironise en demandant si nous avons à nous définir après 451 ans, on peut apprécier sa crânerie, mais on peut tout aussi bien déplorer le fait que l'écrivain franco le plus connu parmi les vivants ignore ou feint d'ignorer que le groupe humain auquel il se dit fier d'appartenir est parmi les moins visibles des États-Unis et de la francophonie. Franco nous-même, comment ne pas souhaiter que cet écrivain si doué se penche un jour sur les destinées de sa propre race pour en tirer – pourquoi pas ? – une série de romans mémorables.

Voilà donc quelques remarques inspirées par ce phénomène nouveau et complètement inattendu qui a nom « Rassemblement des artistes franco-américains ». D'autres événements, tout aussi inattendus, nous porteraient parfois à croire qu'il existe véritablement une vie littéraire franco-américaine. Que cette vie existe ou non, on n'aurait pas pu prévoir, par exemple, qu'un roman franco ferait l'objet d'une adaptation théâtrale. Tel fut pourtant le cas de *Papa Martel* de Gérard Robichaud, adapté pour la scène et joué pour la première fois à Lewiston, au Maine, le 6 février 1986 par la Maine Acting Company. Autre surprise : ce roman connut non seulement les honneurs de la scène mais aussi ceux d'une réédition²⁴.

C'est au cours de ces mêmes années 1980 que le romancier franco le plus célèbre de tous, Jack Kerouac (1922-1969), atteignit une véritable apothéose. Sa vie et son œuvre inspirèrent coup sur coup plusieurs ouvrages, une Rencontre internationale Jack Kerouac à Québec en octobre 1987, des films, et connurent enfin une reconnaissance tardive mais authentique par sa ville natale qui, en 1985, mit sur pied la Corporation for the Celebration of Jack Kerouac in Lowell.

Autre événement à célébrer, la fondation en 1987 de Soleil Press par Denis Ledoux et Martha Blowen²⁵ n'a pas, à notre avis, reçu l'accueil enthousiaste qu'elle mérite. Cette maison d'édition, la seule de son genre, a pour but d'éditer des ouvrages franco-américains contemporains. En même temps, elle assure la diffusion d'ouvrages à

caractère franco publiés par d'autres maisons, ainsi que des cassettes de conteurs et de chanteurs francos.

Signalons enfin un document vidéo réalisé en 1989 sous les auspices de l'Association canado-américaine et du New Hampshire Humanities Council. Dans une série d'interviews, l'écrivain Robert Perreault discute de quelques romanciers francos de langue anglaise, en vue d'intéresser les enseignants à cette littérature²⁶. Ce louable effort de publicité de la part d'une association connue pour sa présence active dans la vie et la culture des Francos n'étonne pas, mais fait regretter que ce genre d'encouragement soit si rare en Franco-Américanie.

CRÉATION LITTÉRAIRE

Le roman de langue française

Comme toujours, ceci n'est pas la partie principale du corpus. Entre 1980 et 1989, on publie en langue française deux romans, deux recueils de récits, un recueil de poèmes et quelques pièces de théâtre à l'intention des jeunes. Et encore faut-il s'en réjouir, car on a vécu des décennies sans nouveauté aucune dans ces domaines, décennies de « vaches maigres » où seule la prose d'idées servait de pâture. Cela dit sans enlever aucun de ses nombreux mérites à la prose d'idées qui, par sa nature, ne saurait répondre aux divers besoins de l'imagination ou de la sensibilité, que seuls la poésie, le roman, le théâtre peuvent combler. Or, ces besoins auront été faibles en Franco-Américanie, si l'on en juge par la modeste production dans ces domaines. Ou bien les Francos auront vécu frustrés, la « race » n'ayant pu produire assez de romanciers, de poètes, de dramaturges pour satisfaire l'imagination et la sensibilité collectives. Ou encore faut-il envisager l'hypothèse selon laquelle la vie intérieure de ces gens aurait été satisfaite par la prière, le sermon et le discours patriotique, et n'aurait eu qu'un bien piètre besoin de littérature d'imagination. Nous nous contentons de formuler ces débuts de réponses possibles à un problème épineux avant d'aborder deux romans de langue française publiés au cours

des années 1980. Nous nous y attardons quelque peu car ni l'un ni l'autre n'a, jusqu'à présent, fait l'objet d'une discussion convenable.

En 1983, Robert Perreault publie *L'héritage*²⁷, un premier roman qui mérite à coup sûr le qualificatif « franco-américain », car ce sont les Franco-Américains, par l'entremise de ce roman, qu'il convoque à un examen de conscience collectif sur le sort qu'ils feront à l'héritage ancestral. Le roman met en scène Caroline Ladouceur, âgée de dix-neuf ans, éprise jusqu'à l'obsession d'un héritage que son père, Charles, un commerçant qui a réussi en affaires, trouve encombrant, car évocateur d'un passé miséreux qu'il voudrait à tout prix oublier et faire oublier.

Le combat que livre Caroline est, au fond, celui des valeurs spirituelles et culturelles contre le matérialisme à tous crins du milieu où elle vit. Tôt après le décès de sa grand-mère, Emelia Marcouillier, elle remporte de haute lutte une victoire contre l'étroitesse d'esprit de son père qui lui permet alors de garder un vieux coffre, rempli de livres et d'objets d'époque ayant appartenu à la défunte. Mais cette victoire n'a rien de définitif.

Ce conflit se situe dans le Manchester des années 1969 et 1970, et la plupart des personnages qui y figurent ont les caractéristiques des Francos ordinaires du temps, c'est-à-dire qu'ils s'acheminent doucement vers l'assimilation complète, sans se poser de questions ni sur les grands problèmes de la condition humaine, ni sur un problème comme l'héritage culturel qui, à leurs yeux, n'influence pas leur vie quotidienne. À part Caroline, le seul personnage à se distinguer de sa parentèle est le frère de Caroline, Denis, qui interrompt son stage d'études à Paris pour passer les vacances de Noël chez ses parents, où il se sent « à l'étranger » (p. 90). Tante Sophie et la mère de Caroline nous sont sympathiques dans la mesure où elles appuient Caroline dans sa lutte.

Par contre, nous aimerions connaître mieux la vie des ancêtres, en particulier celle d'Emelia et d'Athanase Marcouillier, grands-parents de Caroline dont l'ombre plane sur tout le roman. L'auteur nous les laisse entrevoir lorsque Caroline et tante Sophie passent en revue le livre de famille rédigé par les soins de sa grand-mère. Harmonie, sérénité, amour : voilà l'essentiel de l'existence de ces gens simples,

de condition modeste, mais fiers de ne rien devoir à personne, et aimant d'un amour vrai leur conjoint, leur vie quotidienne et leur Petit Canada (p. 84-85). Il est loisible de penser que Caroline trouve là une façon de vivre qu'elle prise d'autant plus qu'elle contraste avec sa propre vie.

Un élément qui occupe une place de choix dans l'économie de l'ouvrage est les mœurs et la mentalité des Francos des années 1960. Tout comme Caroline est obsédée par le culte du passé, son père est hanté par le besoin de se conformer aux valeurs et au mode de vie de la petite bourgeoisie. « Après tout, aime-t-il répéter, on est pu des habitants nous autres, pis on travaille pu aux moulins non plus... on est arrivé, pis on devrait regarder comme du monde » (p. 29).

La mentalité dominante au Club La Salle est là toutefois pour montrer que si les professionnels et les hommes d'affaires qui en sont membres veulent donner l'impression de vivre « comme du monde », leur matérialisme sans âme, leur existence vide des choses de l'esprit et leur tendance à la calomnie perfide en font des êtres mal dégrossis, vulgaires, d'une sottise suffisance et antipathiques à souhait. Pourtant, Charles Ladouceur n'évite pas le traquenard de les prendre comme modèles de conduite.

On reconnaît, ici et là au cours du roman, d'autres traits de mentalité populaire, comme cette xénophobie que les Ladouceur père et mère manifestent à l'égard de leur bru en visite, jeune femme d'un très lointain Texas qui, ayant exprimé le désir d'accompagner la famille à la messe de minuit, suscite chez Charles la remarque qu'elle veut y assister « rien que pour sentir, pis après ça à va rire de c'qu'on fait » (p. 113).

Et combien typique cette manie de donner à de petits Francos des prénoms à consonance anglo-américaine, ce qui, dans le cas présent, nous vaut un Lyndon Ladouceur, accompagné d'une petite sœur qui a pour prénom Stacey Lee (p. 123). Nous sommes loin de la survivance chère aux élites patriotes d'antan.

Nous signalerons un dernier trait de mœurs qui contribue à définir les Francos de cette époque : c'est le peu de place que tient le Canada dans leur vie. Il y a, il est vrai, un voyage au Canada, parce

que tante Sophie veut aller consoler une cousine qui vient de perdre son mari. Mais remarquons que Caroline, à dix-neuf ans, en est à son premier voyage au pays des ancêtres malgré son attachement profond à la race et à l'héritage. Et au dénouement, pour s'éloigner de son père, Caroline choisit la Californie plutôt que le Canada comme lieu d'évasion, choix qui, d'ailleurs, semble mal motivé (p. 201-202).

Le Canada, néanmoins, n'a pas complètement disparu de l'existence des Francos. Ce n'est pas un accident que l'une des décisions majeures de Caroline soit prise dans le vieux cimetière familial de Saint-Cuthbert, au Québec. Et la pertinence du Canada fait partie, bien sûr, du sens de ce roman-interrogation ou « examen de conscience », comme nous prévient Robert Perreault dans son « Avis au lecteur ». Or, si l'ouvrage est censé convier tout lecteur sérieux à s'interroger sur le sort qu'il fera au patrimoine, la réponse du narrateur ne laisse aucun doute, lui qui déclare, au tout dernier paragraphe, que « notre passé, il vaut queuque chose et que ç'a du bon sens de vouloir le conserver » (p. 206).

L'autre roman franco-américain de langue française publié au cours des années 1980 va encore plus loin dans l'expression d'une volonté de conserver l'héritage culturel. Intitulé *Au nouveau pays de Maria Chapdelaine*, il est publié en 1988 par Henri Chapdelaine, écrivain de Manchester, au New Hampshire²⁸. Pour indiquer avec netteté dans quel sillage il s'inscrit, l'auteur ajoute un sous-titre : *Suite du roman de Louis Hémon*. Mais ce lien n'empêche pas l'auteur de faire œuvre originale, bien au contraire. Ce roman d'émigration est aussi un roman de mœurs dans lequel la psychologie des personnages n'a pas été négligée et qui, en plus, renouvelle le débat sur l'émigration, débat toujours ouvert puisque le sujet n'a jamais été épuisé, clos ou étudié de façon exhaustive.

Deux faits déterminants sont établis dès le premier chapitre. L'avenir de Maria est libre, puisqu'elle doute de la sagesse de ses fiançailles avec Eutrope Gagnon pour qui elle n'éprouve pas d'amour-passion, et une lettre annonce la visite prochaine d'un cousin, l'abbé Henri Chapdelaine. Celui-ci arrive bientôt, et la conversation roule sur de nombreux propos, notamment l'histoire familiale et l'émigration. La plaque tournante du récit est la rencontre que fait Samuel d'une

vieille connaissance, Angéline Pinard, veuve fort avenante rentrée au pays après avoir vécu d'heureuses années aux États-Unis. Pour célébrer ces retrouvailles, Samuel organise une veillée, où la question de l'émigration sera longuement débattue. Peu de temps après, Samuel épouse Angéline. Ensemble, ils décident d'émigrer au New Hampshire, du moins provisoirement, amenant avec eux Maria, ainsi que les plus jeunes, Téles et Alma-Rose. Le roman se clôt sur l'arrivée de la famille à Manchester.

Voilà, réduite à l'essentiel, l'intrigue d'un roman dont la complexité rend impossible une étude complète en peu d'espace. Or, si l'originalité se trouve, en partie, dans le fait d'imaginer pour Maria une destinée différente de celle qu'on lui connaît, cette originalité est due aussi à l'introduction, dans l'histoire intime de cette famille, de deux personnages de prêtres et à leur importance dans la trame du récit. Aussi est-ce sur leur interaction avec les Chapdelaine que nous allons fonder quelques considérations.

Si l'on avait à décrire cette famille, c'est sans aucun doute sur leur piété, sur leur vie profondément chrétienne qu'il conviendrait d'insister. De fait, leur foi dépasse, à notre avis, celle de la famille canadienne typique, puisqu'elle va jusqu'à inclure ce qu'il était jadis convenu d'appeler le merveilleux chrétien. Ainsi, Samuel raconte à ses enfants que c'est grâce à une intervention de sa défunte mère que celle de Laura l'avait accepté, lui Samuel, comme époux de sa fille. Pour que le lecteur ne s'y trompe pas, l'auteur a soin d'employer les termes « apparition » et « revenante » pour désigner feue Mme Chapdelaine s'entretenant avec la mère de Laura. Et Samuel de conclure son récit par cette réflexion consolante : « Vous voyez alors que le ciel repose ses regards sur nous et que la mort ne peut nous séparer de ceux et de celles qu'on aime » (p. 5).

Loin de trouver risible cette histoire de revenante, Maria sort de la maison « pour songer un peu à cette révélation qui l'avait fait frissonner » (p. 5). Elle y songe en ces termes : « Sa pauvre maman était bien morte : elle l'avait vue sur sa dernière couche et lui avait fermé les yeux. Et pourtant ici, sous la voûte astrale, elle croyait pleinement que sa mère était là, en haut, sur une étoile brillante, veillant sur elle et sur les autres » (p. 5). Et Maria demande à sa maman de lui donner

la certitude de bien agir face aux graves décisions à prendre concernant son avenir.

La plus attachante des deux figures de prêtres est sans conteste celle du cousin en visite, l'abbé Henri Chapdelaine, qui, malgré son ascétisme (p.10 et 28), a le don de gagner l'affection d'une parenté qu'il a vue il y a longtemps, depuis la petite Alma-Rose jusqu'à Samuel lui-même. Il participe volontiers aux plaisirs des interminables causeries qu'affectionnent les colons canadiens.

Charmant dans un groupe, il est tout aussi accueillant pour l'individu, si bien que Maria partage avec lui les détails du drame de sa vie, dont les principaux éléments sont le deuil de François Paradis, son incertitude face à l'avenir et son ardente volonté de vivre aux États-Unis, du moins pour un temps, avant de se résigner à une existence semblable à celle de sa mère. Rassurant, l'abbé lui confie son propre secret d'un amour malheureux et l'encourage à persister dans son désir de séjourner aux États-Unis.

Cette « fièvre des États » dont Maria est atteinte gagnera Samuel par l'intermédiaire d'Angéline, et pourtant Samuel avait, à l'égard de l'émigration, la même opinion négative que son curé, l'abbé Martel. Et ce n'est pas un des moindres mérites du roman que de nous remémorer les deux courants d'opinion qui ont agité le Canada pendant près d'un siècle.

Ayant fait dix-sept années de ministère dans le Connecticut, l'abbé Chapdelaine est bien placé pour défendre son point de vue. Mieux peut-être que le curé Martel qui, tout en déplorant « ce cancer d'émigration vers les États-Unis » (p. 83), n'avait rien fait pour le faire cesser. Pis encore, lorsqu'une occasion de développement économique s'était présentée au village, le curé y avait opposé un non formel, se réfugiant dans une vie de prières, passant plusieurs heures par jour devant le tabernacle (p. 83). Bref, le curé Martel se contente de lamenter l'émigration et de prier, sans doute pour qu'elle cesse, tandis que l'abbé Chapdelaine comprend l'émigration.

Le premier déclare, par exemple: « Ici au Québec, la foi procure aux hommes de grandes richesses spirituelles et intellectuelles. Cela suffit. Mais aux États, c'est le capital, la production, l'invention et la

technologie qui remplacent la foi » (p. 57). Si l'on concède qu'il peut y avoir de la vérité dans ces paroles, il faut convenir que le brave curé Martel simplifie à outrance et qu'il refuse carrément de regarder en face la nécessité qui pousse les gens à émigrer. L'abbé Chapdelaine, par contre, connaît les deux pays, il peut comparer leur conjoncture socio-économique, et son expérience lui permet d'affirmer : « Le secret des États-Unis, c'est la promesse et les débouchés. Si ça ne va pas aujourd'hui, demain sera meilleur et comme la vie évolue constamment, les débouchés sont créés au fur et à mesure. Aux États, il y a donc promesse économique par l'esprit d'entreprise et d'initiative » (p. 58).

Réaliste, l'abbé Chapdelaine fait valoir l'argument économique d'abord, parce qu'il est le plus convaincant, et ce sont des raisons d'ordre économique, bien sûr, qui ont motivé la grande majorité des départs. Mais il ne serait pas un prêtre de son époque s'il n'avancait la thèse messianique : « Je pense que c'est le rôle des émigrés [...] d'apporter en Amérique l'Église de Rome, la Mère Église, et peut-être même devenir le salut des Américains » (p. 59). Ainsi se termine la discussion, le dernier mot étant prononcé par le défenseur de l'émigration.

Ajoutons toutefois, à la décharge de l'abbé Martel, que son arrivée à la gare, au moment où partent les Chapdelaine et d'autres paroissiens, rend possible une scène d'un pathétique rare dans la littérature inspirée par l'émigration. Réfléchissant sur ce départ, il le perçoit comme une mort : « Ce n'était pas une mort ordinaire, avec sa promesse de résurrection, mais une double mort : son peuple serait éternellement une fosse ouverte, sans corps et sans âmes, avec seules des mémoires de famille pour pierres tombales. Demain, les noms des disparus seraient chuchotés seulement, comme on parle des trépassés, mais personne ne pourrait jamais plus visiter leurs cendres » (p. 84).

Au terme de cette discussion, nous sommes conscient d'avoir à peine effleuré le texte de ce roman. Nous n'avons rien dit sur la nature, les mœurs, le vécu et sur tant d'autres aspects de cet ouvrage. Que nous nous y soyons attardé assez longuement dans un travail de ce genre dit bien notre conviction qu'il mérite un accueil chaleureux

de la critique, une étude approfondie pour qu'il soit apprécié à sa pleine mesure et, surtout, de nombreux lecteurs.

Le roman de langue anglaise

Nous avons, de propos délibéré, consacré plusieurs paragraphes à deux romanciers de langue française parce qu'ils sont, comme leurs prédécesseurs, injustement négligés. En ce qui concerne les romanciers de langue anglaise, les contraintes d'espace nous limitent à quelques indications sommaires sur leurs préoccupations ethniques. Les ouvrages de ces auteurs, soit dit en passant, sont, dans l'ensemble, bien accueillis par la critique et ils ne souffrent donc pas de cette négligence qui est le destin de leurs homologues francophones.

Des cinq romanciers-nouvellistes francos de langue anglaise qui publient depuis au moins une quinzaine d'années et dont la thématique est en partie ethnique, l'aîné est Robert Cormier (né en 1925 à Leominster, au Massachusetts). Jusqu'ici, il a publié neuf romans, environ cinquante nouvelles et de nombreux articles, ayant été pendant longtemps journaliste. Ses trois premiers romans mettent en scène des personnages francos qui évoluent dans un décor franco. Des années 1960 aux années 1980, il publie cinq romans dans la catégorie « Young Adult », mais cette littérature de jeunesse constitue un univers romanesque fort complexe, où le mal joue un rôle de premier plan et où l'ethnicité est simplement un facteur parmi tant d'autres.

On a peu étudié la fonction de l'ethnicité dans le processus créateur ou dans la fiction de Cormier, mais on peut se demander si cette division de l'univers en forces du mal qui s'opposent aux forces du bien ne trouverait pas ses origines dans le catholicisme franco-américain que l'auteur a appris chez lui et aussi à l'école paroissiale Sainte-Cécile de Leominster.

Avec son roman *Fade* (1988), Robert Cormier a, dit-on, atteint le statut de « grand écrivain ». Il y raconte l'histoire d'un jeune Franco qui a reçu le mystérieux don de disparaître à volonté (d'où le titre). Les critiques ne sont pas d'accord sur le sens à donner à ce roman, mais ils sont unanimes à affirmer que ce n'est pas de la littérature de jeunesse et que les personnages et le décor sont « French-Canadian ».

Cormier, donc, retourne à l'univers de ses trois premiers romans, mais cette fois il le rend très compliqué et lui donne même une allure d'énigme. Bien malin qui pourra en trouver le sens profond... à supposer qu'il y en ait un.

N'ayant pas exploité la thématique des origines dans ses cinq premiers romans, David Plante (né à Providence, au Rhode Island, en 1940) commence à les faire valoir à partir de 1979 dans un roman intitulé *The Family*, lequel fera partie d'une trilogie, *The Francœur Novels* (1983), qui met en scène tantôt les membres de la famille Francœur, tantôt le fin observateur Daniel et ses amis. Les romans qui suivent, *The Foreigner* (1984), *The Catholic* (1986) et *The Native* (1988), prolongent la trilogie.

Dans ces romans, l'ethnicité est associée au mystère, à l'ancienneté, à quelque chose d'indéfinissable et de ténébreux, au secret. Tel ancêtre a du sang amérindien, ce qui lie les Francœur aux premiers habitants de l'Amérique, et aussi à la forêt, elle-même source de mystère et de noirceur. Si la religion inspire parfois l'encouragement, elle suscite surtout de la culpabilité, à cause du péché, phénomène inévitable. La religion, donc, sous la forme du catholicisme canadien traditionnel, renferme l'individu sur lui-même, le rend claustrophobe, comme le fait la famille. Bref, l'ethnicité, à laquelle l'identité est étroitement liée, s'avère, pour David Plante ou son narrateur, une réalité où l'on se sent mal à l'aise; mais c'est une réalité à explorer, car le secret qu'elle recèle contient peut-être un sens qui, pénétré, interprété correctement, pourrait produire lumière et explication. La vie, alors, cesserait d'être ténébreuse, ou le serait moins.

Chez Richard Hébert (né lui aussi dans le Rhode Island en 1940), la recherche des origines est, comme chez David Plante, liée à celle de l'identité. Mais si l'on en juge par *The Questing Beast* (1984), son seul roman jusqu'à ce jour, sa quête – ou celle de son personnage principal – se termine par un succès, puisque ce protagoniste trouve au Québec la solution de l'énigme que constituait la question de ses origines. Bouleversé par ce qu'il apprend, il finit par s'installer au Québec, pays de Louis Hébert, son premier ancêtre canadien (dont il fait l'éloge aux p.341-342). Ce retour définitif aux sources est un phénomène rare en littérature franco-américaine, sur-

tout dans celle de langue anglaise. Signalons enfin qu'au cours de son périple Richard Hébert décrit l'émigration de son père, acte dont il reste obsédé jusqu'au moment de sa propre émigration.

Celle-ci et ses suites préoccupent aussi Denis Ledoux (né à Lewiston, au Maine, en 1947), ainsi que l'indique son recueil de nouvelles, *What Became of Them and Other Stories from Franco-America* (1988). Le recueil suggère ce que fut la vie des descendants de l'émigrée Germaine Comtois: les malheurs possibles qui guettent même ceux qui réussissent leur vie sur le plan matériel, comme Amédée; l'isolement qui peut exister au sein même d'une famille nombreuse; le cul-de-sac que peut devenir la vie aux États-Unis pour des êtres comme Desneiges, qui, elle, sort de sa misère en émigrant au Canada.

Une de ces nouvelles, *My Call To Be David*, nous fait voir ce qu'est la vie dans un univers peu exploré par les écrivains francos, soit une école préparatoire qui est aussi un petit séminaire. On y rencontre David, arrière-petit-fils de Germaine Comtois, et un père supérieur plutôt caricatural. Vers la fin du recueil, on retrouve David à Montréal où, en dépit d'échecs personnels, il ne fait pas figure de raté, sans doute grâce à ses richesses intérieures. Une personne de connaissance en perçoit un aspect et l'exprime ainsi: « You have centuries of Quebec in you crying for a now, for a life in the present » (p. 97). Pour un écrivain franco, David ou Denis Ledoux, il y a là tout un programme de création.

Il est étrange que, sauf l'émigration, l'histoire des Francos ait si peu inspiré les auteurs francos. Un roman qui a paru en 1991 se présente comme une heureuse exception. Intitulé *The Fathers*, c'est le troisième roman de Richard Belair (né à Central Falls, au Rhode Island, vers 1935). L'auteur y raconte l'influence sur une famille et sur une paroisse du mouvement « sentinelliste », conflit ethno-religieux qui agita la Franco-Américanie dans les années 1920. En fait, il raconte davantage la vie d'une famille que le conflit lui-même, et on y chercherait en vain le détail de la lutte des journaux ou des grandes sociétés de secours mutuel. Mais les membres d'une famille « ordinaire », fortement individualisés, incarnent bien divers aspects de la

mentalité franco, les mœurs de l'époque et le déchirement que cause le conflit. Ce n'est donc pas une mince réalisation.

Conclusion

Autrefois, le docteur Gabriel Nadeau évoquait les « fragments épars » du corpus qui nous intéresse²⁹. Aujourd'hui, le corpus conserve ce caractère épars en dépit des rencontres d'écrivains et des travaux d'universitaires. L'essentiel, toutefois, c'est que les Franco-Américains continuent d'écrire et de publier. Moins qu'on le voudrait peut-être, mais sans l'appui d'une institution littéraire ou d'un vaste public lecteur, comment s'attendre à une vaste production ?

Reflet d'une collectivité jadis solidaire et cohérente, aujourd'hui éparse et effritée, la littérature franco-américaine est passée du « nous » au « je » : en règle générale, l'écrivain écrit en son propre nom plutôt qu'au nom du groupe, comme le faisaient les auteurs de discours ou d'articles patriotiques. On n'appartient plus à une race qui avait été choisie, disait-on, par la Providence. En cette époque d'ethnicité facultative (ou que l'on croit telle), on peut choisir entre cette « race » et l'américanité. D'où l'absence d'angoisse, surtout chez les écrivains de langue anglaise, au sujet de l'avenir de la race ou de la survivance, jadis si caractéristique des écrits francos. Sauf exception, les écrivains contemporains acceptent la langue et la culture américaines ainsi que le processus d'assimilation (dans la mesure où ils en sont conscients) comme allant de soi.

Ainsi, sauf exception toujours, la longue crise de la conscience franco-américaine est terminée ou peu s'en faut ; le présent que vivent la plupart des Francos assimilés est l'avenir jadis imaginé, entrevu avec horreur par les fervents de la survivance. Et le trajet de la littérature se dessine clairement : plutôt canadienne d'abord, elle est passée par une longue étape franco-américaine, avant de s'américaniser à peu près complètement. Mais il faut insister sur ceci : le processus d'américanisation n'est pas complet à l'époque où nous vivons et ne le sera peut-être jamais. Car si le Québec, ou l'Acadie, devient de moins en moins significatif pour le grand nombre des Franco-Américains, il existe par contre une minorité qui a besoin du Québec, ou de

l'Acadie, et de la France comme on a besoin du pain. Aussi s'en nourrissent-ils continuellement sur le plan culturel.

Dans les domaines de l'histoire et de la critique littéraires, c'est plus de certains modèles québécois, acadiens, ontariens, ainsi que de ceux de l'Ouest canadien, que les Francos ont intérêt à s'inspirer, car les textes littéraires franco-américains doivent passer par une critique traditionnelle avant d'être soumis au crible de la nouvelle critique que nous proposent la France et les « avant-gardistes » du Canada.

Or, malgré l'isolement dans lequel l'historien ou le critique des lettres francos se voit contraint d'œuvrer, les travaux réalisés depuis une vingtaine d'années permettent de croire que l'on assiste, enfin, aux débuts d'une valorisation de cette littérature. Mais pour que cette tâche soit accomplie, il reste un énorme travail à faire : travail d'exhumation, d'évaluation, de classement, de diffusion, pour aboutir, enfin, à une définition. Peut-être pourra-t-elle alors, pour emprunter le propos de Marguerite Maillet au sujet de la littérature acadienne, déclarer qu'elle « réclame le droit à la différence et à l'existence³⁰ ».

Notes

1. Michel Lapierre, « Une lettre inédite de Jack Kerouac », dans Maurice Poteet (dir.), *Textes de l'exode: recueil de textes sur l'émigration des Québécois aux États-Unis (XIX^e et XX^e siècles)*, Montréal, Guérin littérature, 1987, p. 445.
2. Jean Royer, « David Plante: un écrivain franco-américain à la recherche d'une culture invisible », *Le Devoir*, 24 février 1990, p. D-8.
3. Mary-Carmel Therriault, *La littérature française de Nouvelle-Angleterre*, Montréal, Fides, 1946, 325 p.
4. Paul-P. Chassé, *Les poètes franco-américains de la Nouvelle-Angleterre*, thèse de doctorat (lettres), Université Laval, 1968, IV-408 p.
5. Richard Santerre, *Le roman franco-américain de la Nouvelle-Angleterre, 1878-1943*, thèse de doctorat (langues et littérature), Boston College, 1974, 352 p.
6. Richard Santerre, *Anthologie de la littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre*, Bedford (N.H.), National Materials Development Center for French and Creole, 1980-1981, 9 vol.
7. *Ibid.*, vol. 1, p. IV. L'italique est de nous.
8. Ces textes figurent au volume 1 de l'*Anthologie*. Ils avaient d'abord été publiés dans *Le Courier de Montréal* en août et septembre 1875.
9. Honoré Beaugrand, *Jeanne la fileuse*, édition présentée et préparée par Roger Le Moine, Montréal, Fides (coll. du Nénuphar, 59), 1980, 312 p.
10. Armand Chartier, compte rendu de *Textes de l'exode*, *The French Review*, 62, 1 (octobre 1988), p. 159.
11. Voir l'essai de Pierre Sabourin, « La minorisation de la littérature de l'exode québécois vers la Nouvelle-Angleterre », dans Maurice Poteet (dir.), *op. cit.*, p. 361-365.
12. Les nôtres, par exemple, dont on trouvera des indices dans les notes 14 et 15 ci-dessous.
13. Pour un exemple de cet effort de compréhension, voir la présentation d'un extrait du *Catéchisme d'histoire franco-américaine* de Josaphat Benoît, dans Maurice Poteet (dir.), *op. cit.*, p. 242. Il s'agit, en l'occurrence, d'un texte – celui de Benoît – raillé et répudié par nombre de Francos d'aujourd'hui.
14. Armand Chartier, « Pour une problématique de l'histoire littéraire franco-américaine », dans Claire Quintal et André Vachon (dir.), *Situation de la recherche sur la Franco-Américanie*, Premier Colloque de l'Institut français du Collège de l'Assomption, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1980, p. 81-100.
15. Armand Chartier, « La littérature franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre: origine et évolution », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, 12 (été-automne 1986), p. 59-81.

16. Michel Lapierre, *Rosaire Dion-Lévesque (1900-1974) et la littérature franco-américaine*, mémoire de maîtrise (études françaises), Université de Montréal, 1983, V-179 p.
17. Maurice Poteet, *The Image of Quebec in Franco-American Fiction of Immigration and Assimilation (In English, from 1939 to 1974)*, thèse de doctorat (anglais), Université de Montréal, 1980, VII-326 p.
18. Parmi d'autres études récentes portant sur le roman, mentionnons celle d'Eloïse Brière, « Littérature et mentalités populaires: le cas des Franco-Américains », dans Eloïse Brière (dir.), *Les Franco-Américains et leur héritage québécois*, Québec, Conseil de la vie française en Amérique, 1986, p. 111-120, et celle de Manon Richer, « Le roman comme patrie », dans Maurice Poteet (dir.), *op. cit.*, p. 367-391.
19. Oda Beaulieu (dir.), *Actes du symposium tenu à l'occasion de l'ouverture des Archives Wilfrid-Beaulieu - Le Travailleur*, Manchester (N.H.), Imprimerie Lafayette, 1982, 64 p.
20. Armand Chartier, « Yvonne Le Maître, chroniqueuse franco-américaine », dans Jules Tessier et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *Les autres littératures d'expression française en Amérique du Nord*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1987, p. 113-125.
21. Lettre adressée aux invités et datée du 7 juillet 1982, p. 1.
22. Ce texte, une des rares déclarations du genre, se lit comme suit: « Armand Chartier, in the *Premier Colloque de l'Institut français*, given at Assumption College in Worcester, Mass., on March 15, 1980, asked a question that is vital for Franco-Americans, which I hope to translate faithfully, as follows: What is it, this Franco-American soul? What has it been? How did it evolve? What has it shown itself to be? Awesome as it may appear, this is, in essence, the challenge that faces the writer, and in a larger sense, the artist who, conscious of his or her ethnicity look into our cultural heritage, our failures and victories, and thus perhaps clarify our goals, illuminate our own vision, uplift our spirits, sharpen our sense of self. » Robichaud ajoute que l'écrivain doit aussi transcender son héritage culturel pour devenir un « citoyen du monde ».
23. Paul Thérout, lettre publiée dans *Chapeau! Newsletter of the Rassemblement des artistes franco-américains*, printemps-été 1986, p. 4.
24. Gérard Robichaud, *Papa Martel*, Augusta, Maine State Library, 1987, 139 p.
25. Voir: *Catalogue 1989-90*, Soleil Press, RFD 1, Box 452, Lisbon Falls, Maine 04252.
26. Robert B. Perreault, *Odyssée littéraire franco-américaine: cinquante ans de fiction en langue anglaise, 1939-1989*.
27. Robert B. Perreault, *L'héritage*, Durham (N.H.), Dimond Library, Department of Media Services, University of New Hampshire, 1983, 256 p.
28. Henri Chapdelaine, *Au nouveau pays de Maria Chapdelaine*, Manchester (N.H.), Éditions du Chèvrefeuille, 1988, 94 p.
29. Gabriel Nadeau, dans sa préface de l'ouvrage de Mary-Carmel Therriault, *op. cit.*, p. 13.
30. Marguerite Maillet, *Histoire de la littérature acadienne*, Moncton (N.-B.), Éditions d'Acadie, 1983, p. 16.